

Cette chasse est destructrice de l'espèce, comme le sera plus tard celle de la loutre de mer. La prédation est une constante de l'histoire sibérienne?

La conquête s'opère en effet de façon absolument prédatrice, mais avec des conséquences parfois étonnantes. À cet égard, on peut comparer avec la conquête de l'Ouest américain. En Sibérie, on s'intéresse à la fourrure, mais pas au territoire. On n'a donc pas besoin de se débarrasser de ceux qui l'occupent et empêchent de le cultiver: les autochtones sont plutôt des alliés objectifs qui peuvent fournir une main-d'œuvre compétente. En outre, on leur impose un impôt en nature, le *iassak*. L'économie de la fourrure conduit ainsi à des politiques sur les indigènes très différentes de ce qu'on a connu en Amérique. En Sibérie, on a un système fiscal, des douanes, une bureaucratie... Et donc une construction de l'État.

Cette Sibérie du XVIe siècle a un héros: le Cosaque Ermak Timofeïevitch, qui passe aussi pour un bandit...

J'essaie de savoir qui est vraiment ce personnage sur lequel se sont greffés tant de mythes. On dit qu'il a été le Christophe Colomb de la Sibérie, mais je préfère le comparer au conquérant Cortès. Ermak est un militaire un peu voyou et hors-la-loi que des grands marchands ont recruté pour qu'il prenne à leurs adversaires autochtones. Il a été le premier à passer l'Oural en force pour conquérir les territoires tatars de l'autre côté des montagnes. N'était-il qu'un va-nu-pieds, un accident de l'histoire? Ou était-il un héros populaire qui a incarné la force vitale de la nation dans son élan vers l'est? Selon les époques, les interprétations diffèrent. Dans l'historiographie soviétique, Ermak apparaît comme un enfant du peuple et le symbole d'une «colonisation libre».

Parmi les nombreux personnages de votre livre, il y en a un qui semble vous impressionner plus que les autres: le naturaliste et médecin allemand Georg Wilhelm Steller.

Oui, c'est peut-être celui qui m'a le plus marqué. C'est un homme maltraité par l'histoire, longtemps oublié, dont les papiers ont été dispersés après sa mort en 1746. Steller avait à peine la trentaine quand, sur ordre du tsar, il a pris part à une des plus grandes expéditions scientifiques de l'histoire humaine: la seconde expédition de Vitus Béring. Steller a été un soldat de cette grande histoire. Cet Allemand était avide de savoir à un point presque pathologique. Si l'on en croit le témoignage de ceux qui l'ont accompagné, en particulier celui de Béring, il avait aussi un caractère insupportable. Au cours de cette expédition qui a fait la seconde découverte de l'Amérique, par le Pacifique, il a débarqué en Alaska où on ne lui a permis de rester que dix heures. Durant ce bref laps de temps, il découvre un nombre d'espèces animales et végétales stupéfiant: une découverte toutes les deux minutes et demie! Ensuite, lorsqu'il se retrouve naufragé sur une île, il ne cède pas au désespoir, non, il continue à chercher de nouveaux animaux et à les disséquer. Par un hasard extraordinaire de l'histoire, il a été le seul scientifique à voir vivantes des vaches de mer: un animal de trois à cinq tonnes dont la chair a permis aux naufragés de survivre pendant dix mois.

Pourquoi avoir inclus dans cette épopée un Suisse, Samuel Engel, qui n'a jamais mis les pieds en Sibérie?

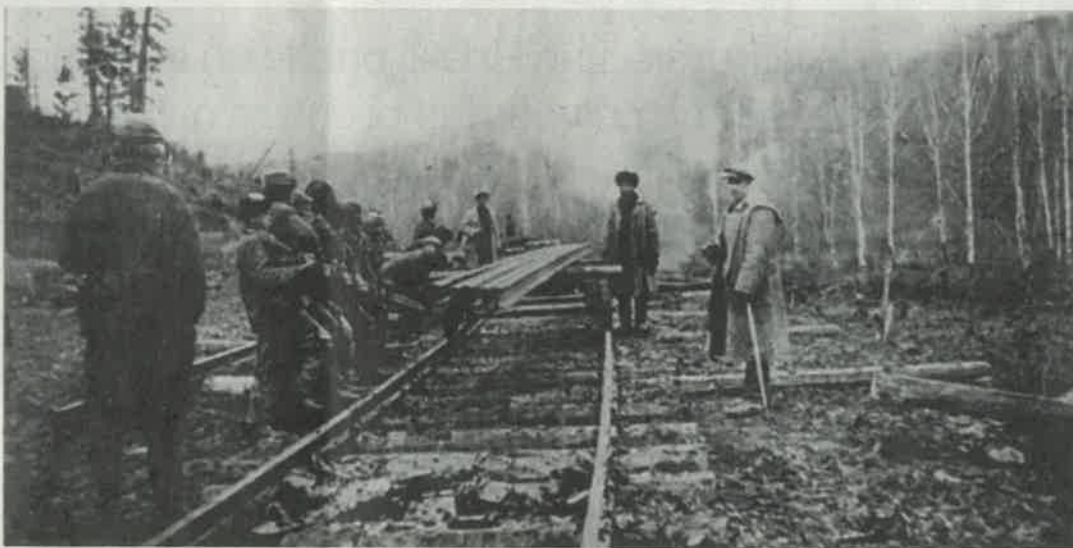
Parce qu'il est révélateur de la passion de la science propre à ce XVIIIe siècle. Là aussi, on a un personnage étonnant. Un bibliothécaire bernois, d'une santé fragile, et tellement passionné par le Nord et l'Arctique qu'il va composer une géographie à lui tout seul. Ce qui est fascinant, c'est qu'il va exercer une influence sur la grande histoire sans quitter les travées de sa bibliothèque bernoise. Samuel Engel est persuadé que les Russes mentent en disant que le passage du nord-est est impraticable, dans le but de dissuader les concurrents anglais. Ses théories vont être publiées par *Le Mercure suisse*, puis reprises par les Britanniques qui leur trouvent un intérêt politique: ils vont se fonder sur elles pour monter des expéditions destinées à conquérir l'Arctique.

Comment les tsars considèrent-ils cette Sibérie qui excite les passions?

De façon générale, sous le tsarisme comme à l'époque soviétique, elle apparaît comme un réservoir extraordinaire dont on va puiser les ressources et dans lequel on va rejeter



Tableau de Vassili Sourikov (1895): il représente la conquête de la Sibérie par le Cosaque Ermak, au XVIe siècle. DR



Le chantier du Transsibérien: la plus longue ligne ferroviaire du monde a été construite en dix ans et ses quatre premiers tronçons ont été ouverts au public durant l'été 1900. DR



Le peintre et explorateur russe Alexandre Borisssov devant Novaïa Zemlia, un archipel russe de l'océan Arctique. Il a été le premier peintre à se consacrer à l'Arctique. DR

les indésirables politiques ou de droit commun. Cette vision est en tension permanente avec celle des acteurs sibériens, qu'ils soient gouvernementaux ou non. Eux se sentent les détenteurs d'un potentiel fantastique. Il y a des gouverneurs qui veulent aller plus loin, exploiter de nouveaux territoires, repousser les frontières avec la Chine. Il y a aussi des entrepreneurs locaux qui veulent désenclaver la Sibérie et, à certains égards, se débarrasser du fardeau que représente le pouvoir russe. Au XIXe siècle apparaissent des mouvements autonomistes qui vont être réprimés. Au sein de l'intelligentsia sibérienne se développe l'idée selon laquelle on n'appartient pas au même monde que la Russie d'Europe, obsédée par le désir d'être reconnue comme une puissance européenne. On se sent plutôt appartenir à ce monde asiatique et pacifique sur lequel flotte une promesse de renouveau. L'idéal démocratique américain est alors très inspirant pour l'intelligentsia sibérienne.

Existe-t-il une identité sibérienne?

Elle est très vulnérable. À partir du début du XXe siècle, des vagues de colons très importantes vont déferler, en particulier par le Transsibérien dont c'est une des fonctions. Ces colons récents, russes, ukrainiens, parfois polonais, vont noyer les populations sibériennes «de souche». Aujourd'hui, les Sibériens se sentent sibériens: leurs attaches locales sont fortes. Mais je n'ai jamais vu,

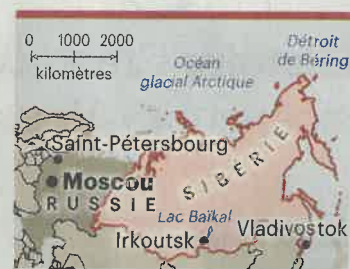
des autocollants SIB sur les plaques des vitures (c'est un détail auquel je prête attention). Politiquement, je pense qu'il serait délicat d'aller dans cette direction-là. Du côté de Moscou, on craint les menaces qui, sous une forme politique, militaire ou surtout économique, pèsent sur ces territoires constituant ses réserves.

Poutine s'intéresse à la Sibérie?

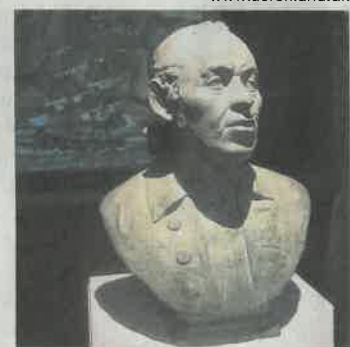
Plus que ses prédécesseurs. Il existe un ministère de l'Extrême-Orient, ce qui révèle une conception bureaucratique de son développement. Mais cela exprime aussi une volonté de la développer. Il y a en Sibérie un gros problème démographique, surtout les zones non-pétrolières. Pour le reste, on assiste à un double mouvement. Les gens quittent les villes du Grand Nord pour les grandes villes de Sibérie. Et ces villes, elles aussi, se vident vers l'ouest, en particulier vers Moscou. Il y a donc une volonté de repeupler. C'est vers la Sibérie qu'on pousse les russophones de l'est ukrainien, réfugiés en Russie à la suite des combats dans de Donbass: «Vous n'avez pas de famille en Russie? Pourquoi n'iriez-vous pas en Sibérie?»

L'avenir, c'est l'Arctique?

C'est la priorité absolue du régime car c'est là que se trouve l'essentiel des réserves en ressources naturelles. La Russie va ainsi dans le sens de ce qu'annonçait le savant



www.aerenlund.dk



Vitus Béring 1681-1741
Il a découvert le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique.

Wikimedia



Samuel Engel 1702-1784
Un bibliothécaire bernois passionné par le Grand Nord.

Lemonossov, au XVIIIe siècle, quand il disait que l'avenir de la Russie passerait par la Sibérie et ce qu'on appelait alors l'Océan du Nord. Tirer parti de ce Grand Nord sous-exploité a été aussi le souci des Soviétiques. Dans le livre, je raconte une histoire que j'adore: le naufrage du cargo Tchelioussine au milieu de l'Arctique et hors de portée des secours, en février 1934. Sur la banquise et dans la nuit polaire, cent trois rescapés ont créé une espèce de village communiste et très discipliné, où se donnaient des cours de matérialisme historique... Quand je tombe sur des histoires comme celle-là, je me demande pourquoi on les ignore à ce point. Car ce Far East est aussi le nôtre. Beaucoup de gens venus de chez nous ont participé à sa conquête et en ont été imbibés. Nous sommes tellement imprégnés de culture américaine que nous en avons perdu de vue notre arrière-pays continental. En réalité, les histoires du Far East valent largement celles du Far West où l'on a inventé quantité de héros. En Sibérie, ils sont en chair et en os! ●



À lire
«L'épopée sibérienne - La Russie à la conquête de la Sibérie et du Grand Nord», Éric Hoesli, avant-propos d'Erik Orsenna, Éditions des Syrtes/Paulsen, 823 p.